

CHEF D'ESCADRONS FRANCOVILLE



Tandis que nous percevions de la bouche de nos anciens les intangibles valeurs de l'esprit saint-cyrien, le passage de la promotion « Chef d'escadrons Francoville » entre les murs de la Spéciale semblait coïncider avec un double mouvement risquant d'affecter durablement le visage de notre armée.

Le premier revêtait l'aspect d'une petite révolution d'ordre tactique et technique avec, sur les terres afghanes, nos troupes prenant une dimension nouvelle en renouant avec des méthodes de contre-insurrection, en se perfectionnant dans les procédés d'escorte de convoi, de réaction aux embuscades et de lutte contre les engins explosifs improvisés, tout en se retrouvant dotées d'équipements et matériels plus adaptés à une armée professionnelle.

Le deuxième se matérialisait par une grande réforme structurelle, imposant une coupe drastique des effectifs, des unités et des moyens d'entraînement sur le territoire national, allant de pair avec le souhait d'un format d'armée d'intervention destinée à frapper vite et fort dans une optique à court terme, mais réduisant par là même la présence du militaire dans le paysage civil à la portion congrue.

Le futur de chef de section promis aux jeunes « Francoboy » apparaissait donc plein de promesses, mais aussi et surtout de défis, avec en creux une exigence de tous les instants : « faire mieux avec moins ».

Nous fûmes donc bercés, durant ces trois ans passés dans la lande bretonne, par les échos des lointains combats menés au carrefour de l'Asie centrale, les yeux tournés vers un pays qui semblait se confondre avec l'idée même de la guerre, par son histoire perpétuellement conflictuelle et puisque tout, dans notre instruction et les réflexions doctrinales, prenait un tropisme « afghano-centré ».

In fine, pas un seul lieutenant de la « Francoville » n'a connu l'épreuve du feu avec les talibans dans d'obscures vallées encaissées... Mais qui aurait alors parié sur nos retrouvailles dans la bande sahélo-saharienne lors d'une opération d'envergure conduite par la France, au milieu du tumulte de Bangui déchirée par des factions rivales, ou encore devant des écoles et édifices religieux en plein cœur de Paris ? Personne, à n'en pas douter, et les événements nous ont plongés au cœur de la notion de surprise stratégique.



Illustration : Adrien Pucciarelli

Nos esprits, en se focalisant sur ces quelques kilomètres carrés de Kapisa ou de Surobi et en tirant des vérités tactiques immuables, se sont-ils fourvoyés et déconnectés des problématiques à venir ? Pas totalement car nous disposons au fond de nous d'un garde-fou formidable modelé par les valeurs transmises à Cyr qui nous transcendent, dépassent les contingences et font socle. C'est l'appropriation de cette part du « génie français » fait de facultés d'adaptation et d'initiative, d'un élan et d'un allant qui nous rendent capables de triompher des pires difficultés. Enfin, l'aguerrissement et la rusticité, replacés au cœur de notre formation, ont complété cet arsenal pour affronter des situations imprévues dans les milieux les plus variés, allant des étendues désertiques du nord du Mali aux logements improvisés de notre capitale en passant par le climat délétère de Centrafrique.

À l'aube, peut-être, de profonds changements que ne manqueront pas de traverser les armées et la société française elle-même, les cyrards de la Francoville sauront, quoi qu'il advienne, répondre présents et faire face en suivant toujours la devise du maréchal de Lattre de Tassigny qu'avait faite sienne notre parrain : « Ne pas subir ! ». Mais au-delà de cette injonction à la résistance stoïque cultivée et gardée presque jalousement comme un trésor, ne sommes-nous pas appelés à reprendre une place que nous avons, à force de concessions, peu à peu désertée : celle du soldat au cœur de la cité et non plus simplement juché sur ses remparts. Nous invoquons, avec Lyautey, ce rôle social, une résurgence d'un « ordre » chevaleresque qui fait que les officiers de France ont une vocation qui dépasse leur seule fonction de meneurs d'hommes au combat mais qui se doit d'irriguer aussi la société tout entière, forgeant ainsi sa capacité de résistance en contribuant à l'affermissement de ses forces morales pour les luttes à venir.

Clément Houillon



CAPITAINE DE CACQUERAY



Par un matin de septembre 2009, la future promotion « Capitaine de Cacqueray » débarquait sur la lande bretonne. Sept années plus tard, nous nous retrouvons tous dans nos unités respectives avec un nouveau galon sur la poitrine. Le 1er août dernier, beaucoup ont pensé à ce passé proche, où la vie de régiment et de chef de peloton-section nous semblait encore tellement loin. Cette transition, c'est en fait la formalisation des questionnements lancinants : qu'est-ce qui fait encore de moi un cyrard ? Qu'a ma promotion de singulier dans la longue lignée de celles qui nous ont précédés ?

Après quelques années à élargir notre horizon, nous nous rendons compte que l'esprit saint-cyrien est largement commun à toutes les générations qui sont sorties de la Spéciale. Les modes de transmission des traditions ont certainement changé, mais en définitive, un même esprit anime les cyrards, durant leur temps à Coët et plus tard dans les régiments. La « Cacqueray » a eu un exemple vivant de cette communauté le soir de son binômage avec les promotions « Général Monclar » et « Lieutenant-colonel Jeanpierre ». La question de l'esprit de la promotion, identité unique, est plus complexe.

Il ne s'agit pas seulement d'une certaine forme de nostalgie heureuse et active qui saisit chacun des membres de la promotion quand il se remémore Coët, revoit des photos ou simplement recroise ses petits cos, lors des soirées annuelles ou en opération. La « Cacqueray » a eu la charge des traditions de l'École entre 2010 et 2012 et les a fait vivre en les teintant de son esprit propre, d'une marque qui n'est qu'à nous. Notre promotion, c'est une communauté de traditions, mais surtout d'expériences singulières : tant de petits événements, de journées sans relief quand on les regarde avec le surplomb des années, mais qui ont formé l'esprit de notre promotion.

L'esprit de la « Cacqueray » qui était celui de l'École deux années durant, n'a pas été forgé. On forge l'esprit saint-cyrien de ses bazars, celui d'une promotion est plutôt le fruit d'une lente maturation, dont les traditions de Cyr sont le liant et les événements extérieurs et les expériences vécues, sont les ferments. La singularité de l'esprit de notre promotion n'est pas le fruit d'une nostalgie qui revisite les années passées à la Spéciale. Elle n'est pas non plus une farouche volonté d'« exceptionnalité ». Si on y regarde de trop près, la cohue bigarrée des stages, soirées, perches, journées de pompe et de mili n'est pas parlante non plus. Alors qu'est-ce qui fait la spécificité de la « Cacqueray » ?

C'est d'abord une promotion d'officiers entrés en corniche et à Saint-Cyr au cœur du conflit en Afghanistan. Une guerre sur laquelle nous avons lu, pour laquelle nous nous sommes préparés, qui a marqué nos esprits et les exigences de préparation de notre génération. Finalement, aucun de nous ne l'a faite. Il n'empêche que parmi toutes les perches de notre promo, jamais une ne s'est faite aux dépens de l'instruction militaire. La « Cacqueray » (et d'autres avant et après nous) à Coët, c'est aussi une ère de plus d'autonomie dans la transmission des traditions, d'une liberté peut-être plus grande de ton et de comportement. Nos camarades voraces vivent ce décalage d'esprit et de comportement collectif de promotion. De manière plus anecdotique, c'est aussi un bouillonnement

perpétuel de projets qui nous ont menés, en treillis ou en civil, du Maroc au Vietnam en passant par les pistes des Alpes et Bayonne. Et puis, enfin, pourquoi ne pas le dire, c'est aussi ce que nous avons tous en commun : des reconnaissances de carrefour sur la lande, des soirées en popote, des galas et un PDB, mais uniques, parce que c'étaient les nôtres, avec des camarades qui ne sont que de notre promotion...

Une promotion, c'est aussi et peut-être d'abord, l'ombre tutélaire d'un parrain, celui qui nous a donné ce nom de ralliement. La figure du capitaine Xavier de Cacqueray, que nous avons choisi en mars 2010, continue de nous parler, par ce qu'il a écrit bien sûr, mais surtout quand on pense à sa courte mais épique carrière militaire. Elle nous parle peut-être encore plus aujourd'hui, d'ailleurs ; nous savons que nous avons à peu près son âge quand il tomba à la tête de son escadron dans les Aurès. Cet officier faisait l'unanimité de ses camarades de promotion, de ses frères d'armes et de sa famille. Autant de personnes qui étaient un peu lui, et qui ont entouré sans faillir la promotion. La promotion leur adresse ses chaleureuses salutations et leur dit merci pour tout.



Sur la tombe du capitaine de Cacqueray

Enfin, aucun d'entre nous, malgré une forme de nostalgie de la période passée dans les murs de la Spéciale, ne songerait à parler de la « Cacqueray » au passé. Ce n'est pas seulement un problème de concordance des temps, mais une réalité de l'esprit. Nous nous sommes dit au revoir le matin de notre PDB, comme si une ère se terminait. C'était le cas, mais nous voyons que l'esprit, malgré la distance, demeure. Nous avons tous vécu ce moment, insignifiant en lui-même, l'affaire de quelques secondes, où nous revoyons un petit co. La poignée de main ou l'accolade est insistante, aucun son, mais une multitude de souvenirs silencieux et d'expériences partagées. Tant de choses qui, même au cœur de l'Afrique, casque sur la tête, vous font vous sentir en famille, dans une fraternité d'idéal avant d'être celle des armes. Bref, tout ce qui vous fait dire : « Il est de la Cacqueray ».



Retrouvailles en Opex

Chic à Cyr et chic à la « Cacqueray » !

Romain Costes, secrétaire

